

JULIEN BENDA

La fin
de l'éternel

PRÉFACE
D'ÉTIEMBLE

nrf

GALLIMARD

PREFACE

Avouons-le d'emblée : il déconcerte plus qu'un peu, ce juif incirconcis, mais imprégné d'hellénisme ; agnostique, mais affecté de passions qu'il qualifiait lui-même de religieuses (sa religion de Lamartine surprendrait plus d'un de ses lecteurs superficiels) ; et pour comble, affectant un langage d'Eglise, celui-même de l'Eglise qu'il ne cessait de combattre dans la mesure où elle trahissait ce Jésus dont elle osait impudemment se réclamer alors que, du temps de Benda, elle ne cessait de le bafouer. La Trahison des clercs, La Fin de l'éternel, La Jeunesse d'un clerc, Un régulier dans le siècle, autant de titres provocants, un tantinet provocateurs.

Or, pour avoir dans sa Trahison, l'un de ses plus beaux livres, féroce­ment mis au pilori tous les savants, philosophes, écrivains qui, de droite ou de gauche, se soucient moins de la justice-en-soi, de la vérité-en-soi, que des ou de leurs intérêts temporels, il fut longtemps en butte à la haine de ses chatouilleuses victimes : après l'avoir é­trillé, vilipendé, elles jugèrent plus sage de faire silence sur celui qu'elles ne pouvaient réfuter. Benda mort, on put craindre que le temps ordinaire de purgatoire ne se prolongeât indûment. Or voici qu'après un demi-siècle de vie cachée, Benda retrouve une audience, des

fervents, des champions. Voici qu'on le réimprime de plus en plus souvent : son autobiographie en deux tomes, dont la relecture enchantait Mauriac au point de lui inspirer une chronique du Figaro, a reparu chez Gallimard. Après une réédition au Club français du livre, la Trahison est ressortie chez Grasset en 1975, préfacée par un de nos Prix Nobel de Médecine : André Lwoff ; la voici au programme du Livre de poche pour 1977, cependant qu'on en prépare des traductions allemande, italienne ; aux Etats-Unis, en France, des thèses de plus en plus nombreuses redécouvrent le mal-aimé. Il était donc grand temps de réimprimer cette Fin de l'éternel, qui confirme, qui glose et qui complète La Trahison des clercs. Je ne dirai point : la parachève, parce qu'après la guerre de 1939-1945, qui n'avait pu que le confirmer dans son inquiétude, il avait rédigé une préface nouvelle pour la réédition de 1946 : cinquante pages denses qui dénoncent la « nouvelle trahison des clercs » qui se produisit durant l'occupation et aussitôt après la libération de la France.

Curieux destin, celui de la Trahison : divulgué durant les années « folles » en effet (mais non point au sens qu'on donnait alors à l'expression), en pleine dogmatique maurrassienne, en pleine révolution surréaliste, le titre se répandit quand même dans les rues et les ruelles, à la ville et à la Cour, la pontificale y comprise, mais constamment, mais religieusement employé à contre-sens. Belphégor sait pourtant si Benda s'était expliqué sur la notion de cléricature et sur celle de trahison des clercs ! Ecrivains, savants ou philosophes (joignons-y les enseignants), ceux-là pour Benda sont des clercs qui se vouent à la recherche de la vérité, à la prédication de la justice, mais jamais ne s'engagent dans un parti, dans l'action politique. Qu'ils s'accordent un seul pieux men-

songe, qu'ils commettent un seul mensonge impie, les clercs trahissent. Or qu'avaient-ils fait que trahir, de 14 à 18, tous ces Barrès, Maurras, Bergson qui vouaient aux gémonies toute l'Allemagne, Goethe y compris, cet « alboche » ? (Cela, je l'entendis encore en 1932, durant mon service militaire, un jour qu'au mess des officiers j'arrivais avec sous le bras le texte allemand du Faust ; il est vrai qu'un officier, ex officio, n'est pas un clerc et que, s'il le devient, comme durant la guerre d'Algérie le général de Bollardière, il perd du coup son statut militaire.) Et qu'avaient-ils fait que trahir, entre 1920 et 1926, tous ces écrivains de droite et de gauche qui s'étaient mis au service de l'idéologie fasciste, ou de celle qui se proclamait insidieusement « communiste » afin de mieux cacher la tyrannie d'un parti et d'un capitalisme d'Etat ? Ni la patrie, ni la classe, ni la race ne sont pour le Benda de la Trahison des valeurs qu'un clerc puisse impunément célébrer ou servir. Ce faisant, il se laïciserait, se militariserait, ne penserait plus. Or, quelles que soient les circonstances historiques, il importe aux sociétés que certains hommes choisissent de penser ; et leur advienne que pourra ! Etiamsi omnes, ego non, telle sera donc la devise du clerc selon notre prophète de la justice, de la vérité, de la liberté, dont il a senti, mieux que personne en ce siècle imbécile, qu'elles sont valeurs indissociables. Orgueil, que non pas ! Ou que ce soit celui du martyre accepté. Le clerc dit la vérité, prêche la justice, en toute liberté ; et la flicaille fait son métier : l'arrête, le torture, l'assassine.

Aujourd'hui que le pouvoir temporel dispose d'ordinateurs par la perversion desquels il entortillera bientôt chaque citoyen et, avec un soin tout particulier, chaque clerc, aussi efficacement que l'araignée fait ses proies, il faut relire La Trahison

des clercs, puis cette réponse aux objections que constitue La Fin de l'éternel. Après un demi-siècle, ces deux volumes n'ont rien perdu de leur cruelle pertinence, que les traîtres qualifieront comme avant-hier d'impertinence. Car Benda nous requiert de penser tout seuls, puisque c'est toujours des idéologies, autrement dit des pensées déformées par les passions collectives, qui gouvernent les hommes, ou plutôt les asservissent. L'ordre dont se réclament tous les politiciens, une fois qu'ils ont obtenu le pouvoir, ne fait jamais que perpétuer la suprématie d'une classe (chez nous, la bourgeoisie capitaliste apatriote), ou d'une caste privilégiée (l'armée, dans les dictatures militaires ; dans les tyrannies qui osent usurper le qualificatif de communiste, le Parti unique).

Non pas que Benda cultive le désordre : construits selon l'ordre de la logique et de la rhétorique traditionnelles, rédigés dans le style d'idées le plus limpide, ses essais manifesteront plutôt le goût, voire la passion d'un ordre : ordre dans la pensée, ordre de la pensée. Ordre hélas qui n'est possible que dans le désordre de la liberté. Vérité, justice, et cette liberté chérie qui rend compossibles ces trois valeurs, voilà les seuls dieux de Benda. Entre 1926 et 1929, Benda s'aventure même à soutenir qu'on pense bien mieux quand on n'est point soumis aux exigences d'une patrie, laquelle sera toujours tentée par l'ordre militaire. Il se réfère expressément à Goethe, dans une Allemagne morcelée, en proie aux concupiscences d'armées étrangères ; à Erasme et saint Thomas, quasiment apatriotes. Je pourrais lui fournir un argument de choix, auquel, peu versé en philosophie chinoise, il n'a jamais dû songer : lorsque fleurissent là-bas les « cent écoles » de philosophie, l'empire des Tcheou agonise, des principautés rivales se combattent, auxquelles, selon la fable, Confucius serait allé

proposer ses services, en qualité de ministre (perdant ainsi, au jugement de Benda, sa vertu et qualité de clerc). On n'ignore pas tout à fait ce qui advint en Chine des « cent écoles » sous M. Tchiang et sous Mme Mao...

Si je puis sans trahir Eleuthère me référer ici à cette Chine qu'il méconnaissait, c'est au nom de l'idée qu'il se formait de la Raison : intemporelle et universelle ; et parce que les sophistes chinois trouvaient chacun pour soi et quasiment mot pour mot les arguments, les arguties des sophistes grecs (au point que Marcel Granet se demandait parfois s'il n'y avait pas eu, grâce à la route de la soie, des commerces d'idées doublant celui des marchandises). A quoi j'ajouterai que le rationalisme du Chinois Wang Tch'ong m'est aussi proche, aussi fraternel, que celui de Lucrèce ou de notre Diderot.

Je sais pourtant ce qu'on pourrait objecter à cette profession de « foi » en la Raison. Contre une Raison soustraite aux vicissitudes, aux nécessités de l'histoire, aux acquêts du savoir et des sciences expérimentales, la psychologie historique aurait plus qu'un peu à redire. Reprenant une idée chère à Montaigne, Benda professe en effet que, quelle que soit notre soumission à l'expérience, il faut considérer la Raison comme la suprême instance, et jurer que nous ne changerons pas d'idée sur la nature de cette Raison quasiment chez lui transcendante, ou du moins immanente, ou encore innée, consubstantielle à l'homme. A la limite, cette Raison-là pourrait s'identifier au Dieu cartésien qui justifie notre pensée, mais en fait la dévoie, si l'on en juge par les bourdes scientifiques dont l'apriorisme cartésien fut trop souvent responsable. Comme enfin Benda se réclame volontiers de Renan, qu'il cite aussi souvent que Renouvier, j'imagine sans peine l'objecteur de bonne foi qui produirait à Eleuthère cette citation du saint patron auquel il

avoue tant devoir : « Raison et bon sens ne suffisent pas. [...] Le monde est plus grand que tu ne crois. »

Sans beaucoup de peine, il est vrai, j'imagine aussitôt la parade, et Benda répliquant du tac au tac : « Premièrement, je consens que la psychanalyse nous ait révélé quels abîmes cachent souvent nos raisons ; mais ces passions refoulées, mais ces pulsions irrationnelles, quel autre instrument les met au jour, les éclaire, les analyse, que la Raison dont je me réclame ? Deuxièmement, la culture scientifique à laquelle je fus formé, et que je n'ai jamais cessé de pratiquer, ne me permet pas d'ignorer qu'on débattit longtemps sur la nature ondulatoire ou corpusculaire de la lumière. L'expérimentation semblait justifier l'une et l'autre hypothèse. A cette aporie, qui trouva la réponse, sinon la raison de Louis de Broglie, lequel, par une opération que je n'appellerai pas dialectique, parce que la "raison dialectique" des marxistes n'a jamais fait progresser d'un pas la démarche du savant, mais que je qualifierai simplement de rationnelle, voire, sans honte aucune, de rationaliste, sut opérer la synthèse ? Au reste, si je n'accepte point, et jamais n'accepterai qu'on mette en cause la nature universelle et quasiment éternelle de la Raison, n'ai-je pas écrit que je consentais volontiers à tous les "raffinements" de la méthode rationnelle ? Enfin, quand je réfléchis sur La Trahison des clercs et sur La Fin de l'éternel, je ne traite pas des rapports que d'autres appelleront "dialectiques" entre la raison et l'expérience, mais du devoir des clercs dans la société quelle qu'elle soit : toute société ayant pour fin l'ordre du temporel, pour moyens le compromis, les compromissions, l'idéologie dominante, le slogan, le mensonge délibéré ; les rares clercs ayant pour devoir d'opposer à ces pratiques l'exercice désintéressé de la Raison, laquelle par nature est toujours révolution-

naire, et donc subversive de quelque ordre que ce soit : plus parfait l'ordre politique, plus grand le désordre philosophique, scientifique, littéraire (en ce sens qu'il n'y a plus ni philosophie, ni sciences, ni littérature). Bref, contre le traître par excellence, contre ce Hegel qui justifie l'ignominie de l'histoire, et ose écrire que le réel est rationnel, je me borne à soutenir, et contre les écrivains engagés (qu'ils se classent à gauche ou à droite), que le clerc ne se doit soucier que de justice-en-soi, de vérité-en-soi, et que, pour ce faire, il a besoin de cet agréable désordre qui a nom liberté. Il se peut que, dans l'action, et pour le gouvernement des hommes, un peu de mensonge soit indispensable, et même un peu d'injustice. Pour qu'une société soit digne qu'on accepte d'y vivre, pour qu'elle soit civilisée, il faut qu'elle accepte l'existence de ceux qui, envers et contre tout, prennent le parti de la vérité conjointe à la justice. Ce que j'explique dans le petit catéchisme en six points qui résume La Fin de l'éternel et ma Trahison des clercs. »

Lisez donc La Fin de l'éternel. A y voir glacialement régler leurs comptes aux docteurs du maurrassisme, à ceux du fascisme et de la religion marxiste, ainsi qu'aux chiens de garde de ce lénifiant conformisme spiritualo-existential qui faisait alors florès dans l'Université de France, vous prendrez un plaisir que je vous souhaite aussi revigorant que le mien en ce novembre de 1976, un demi-siècle ou peu s'en faut après le livre en question. Le jour même où j'écris cette page, je lis dans Le Monde qu'en République démocratique allemande Reiner Kunze vient d'être exclu de l'Union des écrivains, c'est-à-dire, en tant qu'il veut écrire, anéanti, parce qu'il osa publier en République fédérale d'Allemagne un roman qui étudie la société de la D.D.R. non pas telle que la décrivent les communiqués officiels, mais telle que la vivent les

citoyens-sujets ; le même journal m'apprend le même jour que M. François Mitterrand proteste contre la lourde peine de prison infligée en Tchécoslovaquie à l'historien Milan Huebl, coupable d'avoir communiqué au parti communiste italien — je dis bien au parti communiste, et non pas au parti néofasciste — des documents relatifs à la situation politique dans son pays. Pour n'avoir pas trahi, ces deux clercs sont jetés en prison ou à la rue (antichambre de la prison dans les pays soi-disant socialistes). « La civilisation, écrivait Benda en 1928, veut que la morale des clercs (lisez : des écrivains, des savants, des enseignants) influence celle des laïcs (lisez : des militants, des politiciens, des chefs d'Etat — ou d'état, pour appliquer les nouvelles normes orthographiques du Quai d'Orsay), mais ne soit jamais influencée par elle. » Sitôt en effet que ceux dont la raison d'être est de penser ne pensent plus, mais se soumettent aux idéologies quelles qu'elles soient, à la Realpolitik de tous les gouvernants, « le clerc n'existe plus que de nom », et, du coup, règne la barbarie. Mais Benda n'était point puceau ; il savait et professait que cette toute petite part de l'humanité qui est « civilisée » ne peut vivre qu'en état de compromis permanent et précaire entre les laïcs et les clercs : « un monde qui ne connaîtrait que la morale des laïcs ne serait que barbarie ; un monde qui ne pratiquerait que la morale des clercs cesserait d'exister ». Quand nous voyons l'espace qu'on peut appeler civilisé se rétrécir en peau de chagrin, prenons à La Fin de l'éternel le courage de dire non, chaque fois qu'il le faut, à ces princes qui nous gouvernent.

Etiemble

Ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible en des images où ils adorent l'Homme corruptible.

Saint Paul,
Rom., 1, 23.

Les physiciens anglais disent volontiers, depuis Maxwell, qu'il faut savoir jeter sur le marché une proposition mal démontrée et que, si elle est juste, les preuves viendront ensuite. Loin d'avoir suivi leur précepte et m'étant efforcé, au contraire, d'établir autant que je le pouvais ce que j'ai appelé la « trahison des clercs », je ne saurais nier qu'un immense surcroît de preuves du bien-fondé de ma thèse ne me soit venu après que je l'avais posée, par les réactions qu'elle a produites chez mes critiques, dont la plupart, on le sait, se donnent pour des clercs.

I

Réaction du clerc « de droite ». Il se réclame des poètes ; des théologiens. — « La patrie est divine. » — En défendant le national et le social, il défend les conditions matérielles de l'esprit ; *primum vivere*. — Il est le « vrai rationaliste ». — Il n'aurait adopté sa position que par nécessité. — La « trahison » daterait du XVIII^e siècle.

Je dirai d'abord la réaction des clercs « de droite », de ceux que j'ai accusés d'avoir trahi leur fonction en plaçant, dans l'échelle de valeurs qu'ils proposèrent à l'homme, l'intérêt de la nation ou de l'ordre social au-dessus de tous les autres. Leur réponse, ou celle de leurs lieutenants, a consisté, dans sa substance, à me dire qu'il n'y avait là nulle trahison de leur part, mais entière fidélité à leur essence et que tout mon procès contre eux portait à faux. Ainsi il s'est trouvé un monde d'hommes « de pensée » pour soutenir que ceux qui ont exhorté les peuples à cultiver leurs préjugés dans ce qu'ils ont de « totalement étranger à la raison », fait l'apologie d'un faux « patriotique » et enseigné que l'intelligence non soucieuse du social est une activité de sauvage ont été de vrais clercs, dignes

de toute l'estime qui s'attache à ce titre. On ne contestera plus qu'il y ait aujourd'hui quelque chose de changé dans la notion de cléricature chez un grand nombre de ceux qui se réclament de ce ministère.

J'examinerai quelques-unes des raisons que m'oppose ce groupe d'adversaires et dont certaines, outre le jour qu'elles jettent sur l'âme de ceux qui les formulent, seraient de nature à troubler le lecteur peu averti. Aussi bien, les objections qu'on me fait, de quelque groupe qu'elles partent, me seront l'occasion de préciser ma pensée sur plus d'un point.

*J'ai mis en
cause des
doctrinaires.*

Je passerai vite sur l'argument d'après lequel le clerc moderne n'aurait nullement faussé sa tradition en exaltant les passions nationales ou les vertus guerrières, vu que la plupart des poètes depuis Homère et Tyrtée n'ont, me dit-on, pas fait autre chose. On oublie que ce que j'ai dénoncé comme nouveau chez un Nietzsche, un Sorel, un Barrès, un Sertillanges, c'est qu'ils exaltent les passions nationales ou les vertus guerrières, *au nom de l'enseignement moral, sur le mode doctrinal*, ce qui, apparemment, n'est point le cas d'Homère et de sa lignée. Toutefois, comme on m'oppose que, parmi les clercs modernes dont j'ai fait le procès, je range des poètes (Péguy, Claudel, D'Annunzio), je ferai remarquer que précisément ces poètes-là se posent en doctrinaires et que c'est une des caractéristiques de notre âge de voir des hommes qui autrefois jetaient leurs idées politiques, s'ils en avaient, avec la naïveté de la passion, les exprimer aujourd'hui avec toute la raideur du pédagogue. Je doute qu'on trouve avant nos jours, chez un poète,

*Poètes
doctrinaires.*

une phrase de ce ton : « Lorsqu'un homme affirme : "Ce bien est à moi, conquis par moi, il m'est nécessaire, je veux le défendre contre tous", cet homme a un concept de sa dignité beaucoup plus noble que celui de l'esclave résigné à recevoir son bien de l'État, comme dans l'antique Egypte il était satisfait de le recevoir du Pharaon... » (D'Annunzio.) D'Aubigné et Chénier, ni même Victor Hugo et Lamartine, pour nommer des poètes politiques, ne parlaient pas du « concept de la dignité ». Les passions politiques trouvent aujourd'hui dans le poète un grave docteur qu'elles n'avaient pas jadis et on sait si sa dogmatique vibrante porte ses fruits¹.

Je ne retiendrai guère davantage l'objection qui consiste à prononcer que le clerc moderne, en exalant l'intérêt national, n'a fait que maintenir la tradition des grands clercs d'autrefois, les théologiens catholiques, lesquels prênaient cet intérêt sous le nom de « bien commun ». On se demande quel esprit un peu sérieux peut confondre le *bonum commune* des Thomas d'Aquin ou des Yves de Chartres, lequel est expressément un moyen permettant à l'individu d'acquérir plus de vertu afin de mieux mériter la béatitude éternelle², avec l'intérêt national des clercs ici visés, intérêt purement « positif », dénué (ils s'en font gloire) de toute fin supraterrrestre et que l'individu est sommé de servir « avant tout » et « par tous les moyens ». Cette confusion est présentée avec toute la

*Equivoque sur
la « perfectio
civitalis ».*

1. Voir la note A à la fin du volume.

2. Cf. J. Zeiller, *L'Idée de l'État dans saint Thomas d'Aquin*, chap. iv.

Thomas
d'Aquin
et l'Action
française.

puissance d'affirmation souhaitable par l'un d'eux dans ce passage : « Le Souverain Pontife (Léon XIII) juge des idées et des maximes politiques selon qu'elles tendent ou ne tendent pas à la conservation et au perfectionnement de l'État : *ad conservationem perfectionemque civitatis*. C'est la pure devise de l'Action française. C'est notre critère tout pur. Un des nôtres n'a-t-il pas proposé récemment de substituer à la souveraineté populaire la Souveraineté du salut public ? » (Ch. Maurras.) L'auteur qui cite ces lignes ajoute, dans une stupeur que partageront tous ceux qui gardent quelque sens de la distinction des idées : « La Souveraineté du salut public donnée comme synonyme de l'expression pontificale *ad conservationem perfectionemque civitatis*, alors qu'on sait tout ce que la doctrine catholique met dans ce mot : *perfectio civitatis* ! » Toutefois l'historien de la cléricature ne saurait trop réfléchir sur la nature des « clerics » qui pratiquent de telles confusions, soit qu'ils veuillent placer leur réalisme sous le couvert d'une haute institution dont ils savent fort bien qu'ils déforment l'esprit à cet effet, soit qu'ils croient sincèrement que la fonction de cette institution dans l'histoire a été de prêcher ce réalisme².

1. L'abbé Lallement, *Pourquoi Rome a parlé*, p. 175. Dois-je dire que la force logique de cet ouvrage ne me paraît nullement atteinte parce qu'on m'aurait prouvé, comme s'y efforcent les intéressés, qu'il obéit aux manœuvres politiques les plus basses ? On peut, par les mobiles les moins nobles, dire les choses les plus justes. Mais c'est, là encore, une distinction d'idées dont beaucoup de personnes dites cultivées semblent aujourd'hui incapables.

2. La grossièreté de la confusion entre la Souveraineté du salut public

39
Tuba

JULIEN BENDA

La fin de l'éternel

En réponse aux controverses passionnées soulevées par *La trahison des clercs*, le plus célèbre essai de Julien Benda, *La fin de l'éternel* affirme de nouveau avec force ce que doit être un clerc : écrivain, savant ou philosophe, c'est celui qui se voue à la recherche de la vérité, mais ne s'engage jamais dans un parti, dans une action politique. Qui jamais n'accepte de faire un mensonge, un seul mensonge, au profit d'une cause. Quelles que soient les circonstances historiques, il importe aux sociétés que certains hommes choisissent ainsi de penser.

« La civilisation, écrit Benda, veut que la morale des clercs influence celle des laïcs, mais ne soit jamais influencée par elle. »

Dans une préface qui montre toute l'actualité de ce livre, presque cinquante ans après qu'il a été écrit, Étiemble ajoute :

« Quand nous voyons l'espace qu'on peut appeler civilisé se rétrécir en peau de chagrin, prenons à *La fin de l'éternel* le courage de dire non, chaque fois qu'il le faut, à ces princes qui nous gouvernent. »

nrf

